

violence en général dans les scènes du *corpus* ici étudié renvoie une image assez sombre de la société et de l'évolution des mentalités. Les liens que l'on peut établir avec l'histoire politique et sociale de Chiusi livrent certes une part d'explication mais on ne peut s'empêcher de s'interroger sur les préoccupations proprement religieuses qui sous-tendent les choix iconographiques. S'il n'épuise pas toutes les questions, l'ouvrage de F. de Angelis s'impose sans l'ombre d'un doute comme l'étude la plus importante jamais publiée sur une des productions les plus représentatives de l'artisanat artistique tardo-étrusque. Son édition sous la forme d'un livre traditionnel plutôt qu'en version numérique, en fait un instrument de travail de premier ordre, promis à une durabilité que l'on souhaite en rapport avec son prix élevé. Paul FONTAINE

Maria Pia DONATO & Vincent JOLIVET (Ed.), *Eredità etrusca. Intorno al singolare caso della tomba monumentale di Grotte Scalina (Viterbo)*. Vetralla, Davide Ghaleb Editore, 2018. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 161 p., ill n./b. et coul. (ARCHEOLOGIA CITTÀ E TERRITORIO, 5). Prix : 25 €. ISBN 978-88-85261-22-8.

Cet ouvrage réunit les communications présentées lors d'une rencontre tenue à Paris le 10 décembre 2016, sous la présidence de Stéphane Verger. Il comprend deux parties, une première dédiée à Grotte Scalina, un site d'origine étrusque et funéraire qui a été utilisé jusqu'à l'époque moderne, et une seconde qui porte sur de nombreux cas de réutilisation des sites funéraires étrusques au Moyen Âge et aux Temps modernes. Dans *Grotte Scalina. Vita morte e rinascita di una tomba monumentale etrusca*, Vincent Jolivet et Edwige Lovergne livrent un brillant bilan des fouilles archéologiques franco-italiennes menées de 2010 à 2017 à la tombe de Grotte Scalina, située entre Tuscania et Viterbe, redécouverte successivement au XIX^e siècle et en 1998. Le site a livré deux tombes individuelles jointes par un unique tumulus, datées de la fin du VI^e siècle av. notre ère, qui sont le premier témoignage d'occupation funéraire, mais surtout une tombe monumentale datée de la seconde moitié du IV^e siècle, creusée dans le tuf sur 12 mètres de large et 14 mètres de hauteur. Une grande salle qui a été fortement endommagée, un *unicum* probablement destiné au banquet funéraire, était à l'origine divisée par le dromos. Séparée en trois niveaux accessibles par des escaliers, la tombe fut scellée au II^e siècle av. notre ère, comme en témoigne un petit dépôt. La première chambre funéraire contenait huit sarcophages et une urne, et a livré un mobilier attribuable au monde masculin, tandis que la seconde, à laquelle menait un deuxième dromos, a souffert plus intensément des destructions et des pillages, mais recelait néanmoins un mobilier lié à la sphère féminine du III^e siècle av. notre ère. Trouvant des parallèles dans quelques nécropoles de la région, cette sépulture particulière s'inspirerait des palais macédoniens de Vergina et de Pella. Enfin, ce qui constitue son intérêt principal est la réoccupation de la zone par une communauté érémitique entre le VIII^e et le XIII^e siècle, avant l'établissement d'une structure en bois et enfin une intense fréquentation entre le XVI^e et le XVIII^e siècle liée au pèlerinage vers les monuments jubilaires romains. Le volet anthropologique, traité par Giordana Amicucci et Paola Catalano dans *1800 anni di sepoltura*, a permis, grâce au Laboratorio di Antropologia della Soprintendenza Speciale Archeologia, Belle Arti e Paesaggio di Roma, de déterminer parmi des fragments anatomiques sans connexion

sept squelettes d'adultes dont trois hommes. Le CEDAD de Lecce a quant à lui livré des dates qui s'étalent du plateau hallstattien à 770-990 de notre ère, indiquant par là un remploi de la sépulture. Ensuite, Laura Ambrosini, dans *Varcare la soglia : la monumentalità funeraria in età ellenistica*, étudie avec précision la typologie des sépultures du Viterbese et détermine ainsi trois styles principaux : la tombe creusée en cube dans le tuf (comme celle de Grotte Scalina), le plus souvent surmontée d'une terrasse, la tombe en forme d'habitation et la tombe en forme de temple, aux origines orientales. Son analyse des cippes de Grotte Scalina conduit aux mêmes déterminations du sexe des défunts des deux chambres que celles établies par l'étude du mobilier. Ce modèle est d'origine locale mais a reçu des influences macédoniennes claires profondément remaniées pour correspondre aux coutumes étrusques. Ces influences auraient été apportées par des contacts présumés avec l'aristocratie macédonienne, que seul un passage d'Arrien documente, ainsi que par la circulation d'architectes et de biens. Dominique Briquel aborde quant à lui les *carmina coniuualia*, leur ascendance étrusque et leur influence sur l'architecture funéraire dans *Carmina coniuualia in Etruria? A proposito della tomba dei Rilievi di Cerveteri*. On en trouve des traces dans une citation de Caton par Cicéron, mais aussi dans un fragment de Varron ; N. Zorzetti, à partir des années 1990, est le premier à les lier aux Étrusques. Selon F. Roncalli, le *libro linteo de la Tomba dei Rilievi* pourrait ainsi trouver un écho dans le couvercle du sarcophage del Magistrato et celui d'une urne cinéraire de Chiusi. Surmonté de la coiffe des haruspices, et donc lié à la sphère religieuse, il serait, selon l'analyse pertinente de l'auteur, un recueil des hauts faits de la famille du mort, qui auraient été contés lors du banquet funéraire, une pratique dont la salle de banquet de Grotte Scalina pourrait être l'expression architecturale, ces chants étant probablement à l'origine de la tradition historique romaine. Selon Luca Pesante, la géographie aurait quant à elle joué un rôle prépondérant dans le développement architectural de l'habitat et de la sphère funéraire. L'article *Eremiti, pellegrini, mercanti. Le diverse vite dei luoghi etruschi* établit ainsi la continuité dans laquelle s'insèrent le Moyen Âge et les Temps modernes. La crise italienne du Haut Moyen Âge permet le développement de Tuscania aux dépens de Tarquinia, alors que les centres urbains sont délaissés et que la population s'organise notamment autour de nombreuses cellules religieuses reculées fondées jusqu'au XI^e siècle, et ce parfois en reprenant des cavités déjà creusées pour des sépultures. L'approche d'historien de l'auteur l'amène à s'intéresser plus particulièrement aux sources écrites concernant le Viterbese, qui mentionnent un regain de vitalité grâce à ses stations thermales, ses monuments religieux et ses transhumances ; Grotte Scalina, qui passe de mains en mains au cours des siècles, fut certainement réemployée dans ce cadre. L. Pesante s'intéresse ensuite, dans un appendice, aux médailles de dévotion, popularisées au XVI^e siècle, dont un exemple a été découvert à Grotte Scalina et prend son sens dans la proximité architecturale de la sépulture avec la *Scala Santa* et la *Porta Santa*. Ces deux monuments occupent une place majeure dans les pèlerinages des XVII^e et XVIII^e siècles. Délaissant la sépulture de Grotte Scalina, Gaetano Curzi et Carlo Tedeschi s'intéressent aux graffiti de templiers de la tombe Bartoccini à Tarquinia, dont ils livrent une excellente interprétation. *Il medioevo di una tomba etrusca. Graffiti templari a Tarquinia* propose ainsi trois types d'inscriptions, le nom des templiers présents dans la sépulture, des actes cérémoniels, principalement à caractère sexuel,

qui s'y seraient déroulés et enfin des lettres, qui rappelleraient fortement des rituels de consécration de lieux religieux. Ces inscriptions et autres symboles incisés se marient par ailleurs parfaitement avec les décorations originelles étrusques, ce que les deux auteurs expliquent par la volonté des templiers de réutiliser cette sépulture en particulier, en raison de ses couleurs principales, un damier rouge et blanc, et de son bestiaire dont une nouvelle lecture aurait ainsi émergé au XIII^e siècle. Julie Labregère, dans *La riscoperta degli Etruschi nel Medioevo e nel Rinascimento*, explore un peu plus la redécouverte des Étrusques en Italie qui ne prend pas place avant le XII^e siècle. C'est avant tout le personnage de Porsenna et la grande religiosité des Étrusques qui y conduisit, et quelques récits rocambolesques de la découverte de tombes anciennes nous sont parvenus, avec notamment la description de l'exploration du tumulus de Montecalvario à Castellina in Chianti en 1507 par Antonio Ivani da Sarzana. Les objets et éléments architecturaux découverts fortuitement étaient alors réutilisés dans les églises, et peu à peu s'est ainsi développé le mythe de l'ascendance supérieure étrusque des élites toscanes. Luca Cappuccini tente, dans *Giovanni Francesco Tinti a Monte Giovi: un eccentrico erudito del XVI secolo tra le vestigia etrusche*, une audacieuse restitution des motivations d'un ecclésiastique de la famille Tinti dans le dépôt de médailles commémoratives à son effigie sur le site étrusque de Monte Giovi. L'auteur arrive à la conclusion, à partir de recherches historiques, que la perdurance de la mémoire était un leitmotiv dans la famille du personnage. *La Tuscia rupestre. Eredità dell'antico, le nuove realtà rupestri e il tempo dei castra, l'età moderna* de Elisabetta de Minicis fait le lien entre les structures anciennes et leur réutilisation au Moyen Âge et aux Temps modernes en Toscane. Ainsi, les nécropoles et les carrières anciennes pouvaient être réutilisées par les communautés monastiques ou même comme dispositif défensif en bordure des routes importantes. Ces cellules monastiques et autres *castra* atteignent leur apogée aux XII^e et XIII^e siècles, en utilisant toujours les creusements du tuf pour leurs citernes, leurs colombiers ou encore les réseaux de routes. Le croisement des disciplines archéologiques et historiques par l'auteur permet de cerner au mieux ces structures, et d'identifier leur utilisation pour l'élevage, comme c'était parfois le cas encore au XVI^e siècle. Mais la quantité de céramique découverte sur le site de Grotte Scalina ne s'explique pas seulement par le développement d'un habitat à proximité, comme l'explique Daniela Giosue dans *A Roma in fretta e senza incontrare gli Etruschi. La Tuscia Viterbese nei testi di alcuni viaggiatori d'oltralpe dei secoli XVI-XVIII*. La proximité symbolique d'un tel site avec les monuments jubilaires de Rome en a fait un lieu substitutif pour les locaux. Difficilement appréhendée en dehors des antiquités grecque et romaine, l'étruscologie ne se développa cependant pas vraiment avant le XVII^e siècle, avec par exemple le *De Etruria regali libri septem* de Thomas Dempster, édité par Thomas Coke et Filippo Buonarroti un siècle plus tard. L'étruscomanie n'atteindra par ailleurs pas vraiment le monde anglo-saxon avant le XIX^e siècle et les explorateurs Elizabeth Hamilton Gray et George Dennis, car à l'aube des Temps modernes, le Viterbese est peu à peu délaissé pour des routes menant plus directement à Rome, du fait de la fin du pèlerinage à pied. Maria Pia Donato clôt l'ouvrage avec *Conclusioni: Viaggio, morte, religiosità in età moderna. Brevi riflessioni intorno al sepolcro di Grotte Scalina*. Elle interroge elle aussi les médailles et la raison de la fréquentation de la sépulture jusqu'aux Temps modernes, et conclut sur la peur de la mort. En effet, les voyages sont une des

plus grandes causes de mortalité dans les sociétés médiévale et moderne. Des saints assurent la protection des pèlerins, et des institutions spéciales prennent en charge les morts ainsi délaissés, pour leur assurer une sépulture, et ce dès les XII^e et XIII^e siècles. Cette peur ne se désamorçe pas au fil du temps puisqu'un culte à San Andrea Avellino se développe encore aux XVIII^e et XIX^e siècles. Il est par ailleurs repris sur des médailles, qui sont finalement une sorte de protection. Le dernier article conclut assez curieusement cette somme d'interventions car il ne porte finalement que sur un détail des découvertes de Grotte Scalina sans le lier véritablement à la sépulture étrusque. Ce manque de synthèse est un peu préjudiciable à l'ouvrage car les articles, tous de très bonne qualité, semblent aller un peu en tous sens. Il faut cependant en saluer l'originalité, imprimée par la volonté d'aborder la survivance des lieux étrusques aux époques médiévales et modernes. Chaque article possède sa bibliographie propre.

Alexandre WIMLOT

Diego RONCHI, *La colonia di Circeii. Dal tardo arcaismo alla colonia di Cesare padre: santuari ed evidenze monumentali*. Pise, Edizioni ETS, 2017. 1 vol. broché, 21 x 27 cm, 176 p., ill. n./b. (MOUSAL. LABORATORIO DI ARCHEOLOGIA E STORIA DELLE ARTI, 6). Prix : 25 €. ISBN 9788846751225.

À près d'un siècle de la publication de la *Forma Italiae* sur Circei (1928), voici un ouvrage original qui pose un regard neuf sur des questions que le travail de G. Lugli n'avait pas épuisées, quoi qu'on ait pu en penser après lui. Non seulement de nouvelles découvertes mais aussi un travail d'approfondissement critique sur des vestiges connus de longue date conduisent D. Ronchi à ébranler sérieusement des interprétations que l'on croyait définitivement acquises. C'est là le principal intérêt de cette étude : sans entrer dans le détail d'un méticuleux travail de déconstruction puis de reconstruction du paysage politique et religieux du district de Monte Circeo, on retiendra l'hypothèse, résolument neuve, d'identification de la « Villa dei Quattro Venti » comme un sanctuaire tardo-républicain dédié à Vénus, en lien avec une fondation coloniale du père de Jules César. Par ailleurs, deux autres sanctuaires connus par la tradition voient leur localisation basculer dans le statut d'hypothèses en attente de confirmation : le sanctuaire de Circé près du sommet occidental du promontoire de Circei, et celui d'Athéna sur le Colle Monticchio, près du village de San Felice Circeo. Dans un registre plus formel, l'économie du livre pourra paraître un peu déroutante. Celui-ci combine en effet une série de développements à caractère monographique – chap. I à VI – avec des références à une carte topographique qui sert en même temps de support à une carte archéologique – chap. VII, qui n'en est pas vraiment une puisque certains numéros renvoient purement et simplement à des développements placés dans un des chapitres précédents. Par ailleurs, s'attaquer à la description d'un vaste et complexe monument à terrasses comme celui de la « Villa des Quatre Vents » représente un vrai défi. Le lecteur se perd un peu dans la présentation du monument, et l'abondance de plans, le cas échéant sans échelle et d'orientations diverses, ne facilite pas la compréhension d'ensemble. On regrettera aussi le découpage de la carte topographique de référence en sections réparties sur plusieurs planches non numérotées, d'échelles diverses également, et sans cotes